

vaient rehausser les grâces naturelles de sa personne. On lui avait donné pour compagnons d'enfance les plus jolis seigneurs de la cour : le gentil marquis de la Châtre, qu'un billet de Ninon a rendu fameux, Praslin et Vivonne, si célèbre depuis par son esprit.

Tels furent les courtisans d'un enfant-roi.

Le célèbre Beauchamp lui montra la danse ; Saint-Mauri lui apprit le tir des armes de chasse, et le jeune prince y excellait. Dirai-je, que pour compléter sa cour, il eut un nain qui n'avait, à trente-cinq ans, que *quatorze pouces* ?

Une lettre de Mazarin, datée d'Amboise, congrature l'enfant-roi sur son aptitude à toutes choses. « Le bon Dieu, disait-il, vous a doué libéralement de tout ce qui vous est nécessaire pour être un des plus grands princes. Quand vous prenez plaisir à quelque chose et vous appliquez à bien faire, vous en venez à bout mieux que personne ; soit à faire des exercices de cheval, soit à entendre ceux de la guerre, soit au mail, au billard, à la paume, soit à d'autres choses de cette nature, vous faites voir à l'instant que vous avez plus d'adresse et d'esprit que pas un. »

Le fait est qu'il y avait peu de gentilshommes qui égalassent le jeune prince dans l'art de monter à cheval, et, mieux que la plupart d'entre eux, il savait manier une épée (1). Louis XIV était à peine adolescent, que déjà on le traitait comme un sultan de Mysore. On lui avait fait une cour d'odalisques. Les femmes élégantes, spirituelles, aimantes, romanesques, s'offraient de toutes parts ; il n'est pas jusqu'aux cartes qu'on ne trouvât le moyen de mettre dans le complot. On leur avait imposé cette devise : *J'aime l'amour à la cour.*

(1) *Plutarque Français.*